

Français – Baccalauréat sujet 0

Sujet n°1

Objet d'étude : identité et diversité

Corpus :

Documents 1 et 2 - Leonardo Sciascia, « Ma tante d'Amérique », nouvelle extraite du recueil « Mes oncles de Sicile » 1959

Questions :

Question n°1 : Présentez le corpus, en trois à six lignes, en montrant ce qui lie les textes. (3 points)

Question n°2 : Par quels procédés d'écriture (champs lexicaux, pronoms personnels, construction des phrases, figures de style ...) l'auteur montre-t-il la différence entre les deux mondes. (4 points)

Question n°3 : Quels regards porte le narrateur sur ses parents d'Amérique ? (3 points)

Question d'écriture (10 points)

Selon vous, se transforme-t-on nécessairement lorsque l'on change de lieu de vie ? Vous répondrez à cette question dans un développement argumenté d'une quarantaine de lignes en vous appuyant sur les textes du corpus, sur vos lectures et sur vos connaissances personnelles.

Texte 1 :

Le narrateur, un jeune garçon italien, vit dans un village très pauvre de Sicile avec ses parents et son oncle. La sœur de sa mère, émigrée aux États-Unis comme de nombreux siciliens à l'époque, leur envoie régulièrement des colis.

Les paquets de ma tante arrivèrent. Il en arriva une dizaine en un mois, il y avait des choses dont je ne soupçonnais pas l'existence, des biscuits qui avaient un goût de menthe, et des spaghetti en boîte, des boîtes de harengs et des boîtes de jus d'orange ; et dans les poches des vêtements, il y avait des cigarettes, il sortait des manches des paquets de *chewing-gum* il y avait même des stylos, des crayons et des épingles de nourrice ; ma tante pensait à tout.

(...)

Les affaires que ma tante envoyait pour moi me fagotaient étroitement, ou bien je nageais dedans. Celles dans lesquelles je nageais étaient un moindre mal, car au moins ma mère pouvait me les arranger ; ma tante ne réussissait pas à se faire une idée de ma stature, de ma taille et de ma maigreur ; pour moi, elle achetait à l'aveuglette. Ce qui m'allait, c'étaient certains tricots avec un Mickey imprimé dessus, et des chemises à rayures bleues et jaunes qu'il n'y eut jamais moyen de me faire enfiler. Le bourg était plein de garçons avec des chemises à rayures bleues et jaunes et de tricots avec des Mickey imprimés. Ceux qui étaient plus grands portaient des vêtements de coupe incontestablement américaine, des chemises à poches, des cravates avec des chrysanthèmes, des feux d'artifice, des trompettes et des femmes nues. Les femmes portaient des robes imprimées dans le même style que les cravates. « L'Amérique nous habille », disait ma mère. À vrai dire, tout le bourg était habillé d'affaires américaines, tout le bourg vivait des secours des parents d'Amérique, il n'y avait pas de famille dans le bourg qui ne comptât sur un parent d'Amérique.

Léonardo Sciascia, « Ma tante d'Amérique », nouvelle extraite du recueil « Mes Oncles de Sicile » 1959

Texte 2

La tante du narrateur, une sicilienne émigrée aux États-Unis, décide de retourner dans son village natal quelques temps, avec son mari et sa fille. Toute la famille les attend sur le quai, avec beaucoup d'émotion.

Encore une fois, mon père se renseigna sur l'horaire du bateau. « Ça y est, on le voit déjà », dit quelqu'un, mais nous ne réussissions pas à voir quelque chose. Un quart d'heure plus tard, le navire se dessinait nettement, il approchait (...).

Lorsqu'il fut assez près pour qu'on pût distinguer les gestes des gens, si serrés que l'idée me vint qu'ils pourraient faire pencher le bateau comme le poids d'une balance, ma mère commença à remuer avec impatience, elle agitait la main en l'air et disait : « Ma sœur nous voit sûrement » mais nous étions nous aussi une telle foule qu'il devait être impossible pour ceux du bateau de reconnaître quelqu'un. Le bateau était maintenant si proche qu'on distinguait les visages, des visages bien rasés d'Américains avec des lunettes en or et de gros cigares (...)

Ma mère reconnut sa sœur quand elle fut à dix pas de nous, sauta la chaîne et courut l'embrasser. Ma tante était grosse, elle portait une robe avec de grandes fleurs, et des lunettes en or ; son mari était grand, avec un visage lisse et juvénile sous ses cheveux blancs, sa fille était aussi petite que ma tante, mais bien faite et gracieuse ; le garçon, plutôt moche, mais il me fit aussi cette impression parce qu'il était de mauvais poil et tombait de sommeil. Ma tante dit à son mari de s'occuper des bagages, mon père proposa de l'accompagner mais ma tante dit : « Il se débrouillera tout seul ». Elle le dit sur un tel ton que je pensai qu'ils venaient de se quereller, mais je vis au contraire par la suite que c'était toujours l'attitude que prenait ma tante avec son mari. Ma mère pleurait de joie, et ne se pardonnait pas de n'avoir pas reconnu sa sœur parmi les passagers du bateau ; ma cousine regardait, étonnée de ces larmes et peut-être un peu agacée. Lorsque son mari revint, nous nous dirigeâmes vers la sortie et ma tante dit qu'elle voulait aller dans le meilleur hôtel. Mon père dit que le nôtre était bon, ma tante dit : « Il faut que ce soit le meilleur et vous viendrez avec nous ». Aussi mon père dit-il au chauffeur de nous conduire aux *Palmes*. Ma mère en fut un peu troublée.

Dans le hall de l'hôtel, ma tante renifla, la tête haute, demanda s'il y avait l'air conditionné, une salle de bains, des douches, des prises pour le rasoir électrique et la radio. Elle ne se tenait pas pour entièrement satisfaite, et dit à mon père : « C'est vraiment le meilleur ? ». Mon père dit que Wagner, le Kaiser et le général Patton y étaient descendus, et ma tante se laissa convaincre.

Il me sembla que les questions de ma tante amenaient les valets de chambre à nous regarder avec ironie, mon père, ma mère et moi : qu'est-ce que nous y connaissions, à l'air conditionné et aux rasoirs électriques ? Mais les autres venaient d'Amérique, ils connaissaient toutes ces choses, et ils pouvaient même se les offrir pendant des années dans cet hôtel. Je me sentais un peu mal à l'aise.

Nous montâmes nous reposer un moment et nous changer, comme dit ma tante ; pour nous, nous ne nous reposâmes pas, et nous n'avions rien pour nous changer. Quand nous nous retrouvâmes dans le hall, ils étaient propres et reposés, et nous nous sentîmes plus las dans nos vêtements qui gardaient les plis et l'odeur du voyage en en train ; il faut presque une journée pour arriver de chez nous à Palerme.

Léonardo Sciascia, « Ma tante d'Amérique », nouvelle extraite du recueil « Mes Oncles de Sicile » 1959